Y. Haenel, F. Meyronnis et V. Retz, Tout est accompli / R. Calasso, L'innommable actuel (extraits), jean-michel lou | 31 mai 2020 - 12:02 2

la dystopie évoquée par Retz/Haenel/Meyronnis est fort bien décrite dans le roman de Sibylle Berg GRM (Brainfuck), Kiepenheuer & Witsch, 2019. En allemand mais la traduction en français ne saurait tarder. Lecture vivement recommandée !

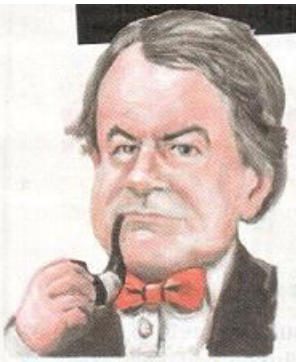
Contre Elon Musk : Valentin Retz et la littérature comme « remontée à travers la parole » , Albert Gauvin | 25 mai 2020 - 12:38 3

Entretien avec Valentin Retz, co-auteur de Tout est accompli.

Cela n'aura pas échappé aux lecteurs de Diacritik : le patron de Tesla, SpaceX et Neuralink a récemment émis l'hypothèse que le langage humain pourrait bien devenir obsolète dans les cinq années à venir. Dans le même temps, des robots envahissent le quotidien et tendent à militariser l'espace public. Nous avons souhaité recueillir dans un grand entretien la pensée de Valentin Retz, écrivain et co-animateur de la revue Ligne de risque, pour sereinement discuter de ces symptômes modernes et de tenter de les dissoudre grâce à la littérature. LIRE ICI: https://diacritik.com/2020/05/25/contre-elon-musk-valentin-retz-et-la-litterature-comme-remontee-a-travers-la-parole/.

Yannick Haenel, La consternation des étoiles, Albert Gauvin | 16 mai 2020 - 12:16 4

Dans le prolongement des analyses de Tout est accompli, voici la dernière chronique de Yannick Haenel parue dans Charlie Hebdo du 13 mai 2020.



LA CONSTERNATION DES ÉTOILES

YANNICK HAENEL

Une nuit d'avril, pendant le confinement, alors même qu'on découvrait un nouveau trou noir à 1000 années-lumière de la Terre, et que, par la fenêtre, je me perdais dans la contemplation de Vénus et de la Lune, rêvant à leurs amours et aux singularités de l'espace-temps, je vis passer dans le ciel une rafale de points brillants.

Depuis deux mois que les humanoïdes avaient cessé leur trafic, et qu'ils se contentaient de ripailler en regardant des séries, le trafic aérien était à l'arrêt, le ciel était vide, les étoiles brillaient mieux. Qu'était-ce donc que ces flashs qui traversaient la nuit?

J'appris le lendemain, après avoir rêvé de mutations stellaires et d'explosions orgiaques de supernovæ, qu'il s'agissait d'un train de satellites lancé à travers l'espace par le milliardaire Elon Musk, P-DG de Tesla et PayPal.

Le programme Starlink vise en effet à proposer un Internet à haut débit au monde entier – la fameuse 5G. Il s'agit, comme le disent ces braves gens si soucieux d'aider les 3 milliards de personnes qui ne sont pas raccordées au Web, de *« combler le fossé numérique à l'échelle de la planète »*. Autrement dit, de trouver de nouvelles sources de profit : sur terre, le marché est saturé, la nouvelle économie du spatial est une manne.

Voici que ces promoteurs du vide se mettent à cadastrer le ciel

Ainsi, Elon Musk prévoit-il (je le cite, c'est trop beau) de *« créer une vie multiplanétaire par l'établissement d'une colonie humaine sur Mars »*. Après avoir siphonné intégralement la surface terrestre de ses richesses, voici que ces promoteurs du vide se mettent à cadastrer le ciel. La science a bon dos : privatiser l'espace rapportera environ 30 milliards par an à Elon Musk.

Grâce à ses fusées SpaceX, qui avaient donc, l'autre soir, propulsé 60 satellites de plus en orbite basse (à quelques centaines de kilomètres de la Terre), les lancements se succèdent. On prévoit ainsi une méga-constellation de 40 000 satellites qui quadrillera la terre.

Je vous épargne les histoires, déjà folles, d'encombrements et de collisions : SpaceX est de toute façon autorisé par la Commission fédérale américaine des communications. Cet « Internet universel » avait d'abord été rêvé par Virgin et Coca-Cola sous le nom de OneWeb, mais le virus a mis en faillite son convoyeur Airbus. C'est donc Elon Musk, avec SpaceX et Google, qui rafle la mise et qui, chaque nuit, tandis que vous regardez amoureusement les étoiles, s'emploie à mailler le globe à travers l'enveloppe infernale de la 5G.

Le sans-contact règne : si vous ne l'aviez pas compris, un virus vous l'aura rappelé. Le sans-contact est précisément l'avenir que nous préparent les mages fêlés du transhumanisme et de l'intelligence artificielle, qui ont désormais tout pouvoir. Ils raflent tout, déjà nous font payer, et nous contrôlent ; bientôt ils nous gouverneront. ●

Charlie hebdo, 13 mai 2020.

Tout est accompli , Albert Gauvin | 29 avril 2020 - 21:36 5

« Nous sommes ces jours-ci comme le peuple hébreu en Égypte, assoiffés de liberté »

FIGAROVOX/ENTRETIEN - Dans une méditation aux accents bibliques, l'écrivain Valentin Retz tente de mettre des mots sur le sentiment de captivité que ressentent les Français confinés, et sur leur ardent désir de revoir enfin le soleil.

Par Paul Sugy

Valentin Retz est écrivain, auteur notamment de Noir parfait (Gallimard, 2015) (Avec François Meyronnis et Yannick Haenel, il tient la revue littéraire Ligne de risque. Il a coécrit avec eux Tout est accompli (Grasset, 2019).

FIGAROVOX.- *Vous avez publié sur un blog littéraire une méditation sur le désir de liberté des Français confinés, qui évoque l'attente du peuple hébreu à la veille de sa sortie d'Égypte. La réclusion qui nous est imposée nous fera-t-elle apprécier davantage la liberté ?*

Valentin RETZ.- Dès le début du confinement, j'ai été saisi par le contraste entre nos sociétés hypermodernes, grisées par leur maîtrise des sciences et des techniques, et le côté archaïque de la pandémie. On aurait dit que le destin nous frappait avec cet air d'ironie qu'il affectionne lorsqu'il entend nous faire toucher notre vide nullité. Je m'explique : alors qu'on ne pense plus ni à Dieu ni à diable, voilà que trois milliards d'êtres humains se voient mis en quarantaine pendant les quarante jours du carême. Autrement dit, aux alentours des Pâques juive et chrétienne. Cela ne rappelle-t-il pas ce que les Hébreux, la veille de la sortie d'Égypte, ont eux-mêmes enduré, alors qu'ils attendaient, reclus dans leurs maisons, que l'ange de la Mort extermine tous les premiers-nés dans le pays du Nil ? Comme nous, ce peuple, que Moïse arracha à un dur esclavage, avait soif de liberté. Or

la crise nous impose de réfléchir à la part de servitude que comportent nos vies. Nous aimons nous croire libres, et de plus en plus libres, mais est-ce vraiment le cas ?

Dans ce texte, vous écrivez aussi que la lecture quotidienne des chroniques parues dans la presse est pour vous comme un rayon de soleil en ces temps de brouillard. Comment expliquez-vous ce plaisir ?

Par chance, l'immeuble parisien où je suis confiné comporte une petite cour. La plupart du temps, elle est froide et humide. Mais, environ une heure par jour, le soleil la réchauffe. La presse que j'y lis remplace un peu la sociabilité intellectuelle dont me prive la fermeture des cafés et la mise à l'arrêt de la vie culturelle. J'y joue, par exemple, avec les propositions fiscales de Piketty pour mettre au pas le capitalisme intégré ; ou j'y écoute le mauvais jouir des soi-disant « collapsologues », qui prédisent tous la fin du monde pour la fin de leur vieillesse.

Tenus à bonne distance les uns des autres par les règles sanitaires, nous ne faisons selon vous qu'achever un processus déjà en cours avant la pandémie : celui d'une distanciation croissante, conséquence de la virtualisation des rapports humains ?

En tant qu'écrivain, j'écoute le langage. Or, avec la pandémie, on a vu l'apparition de l'horrible formule : « gestes barrière ». En l'entendant la première fois, j'ai pensé découvrir un nouveau mot composé. Seulement, personne n'a pris la peine d'y adjoindre un tiret : on appose le nom « barrière », comme s'il s'agissait là d'un adjectif. Faut-il penser qu'avec le tiret nous n'aurions pas gardé de distance suffisante les uns avec les autres ?

De même, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que le fléau est apparu après la généralisation du paiement sans contact. Depuis deux ans, telle une supplique au dieu argent, j'entends partout, dans les commerces, ce même refrain morne et figé : « Sans contact ? — Sans contact. » Et sans doute le réel nous a-t-il exaucés ; nous, qui lui demandons sans relâche, à travers le wifi, la 4G, internet, les appareils connectés, les réseaux numériques, de pouvoir nous atteindre sans devoir nous toucher.

Aujourd'hui, nous sommes les témoins d'un infléchissement de la globalisation, comme si le fantasme d'« illimitation » qui la fonde n'était plus en mesure d'imposer son dictat. Pourtant, cela ne signifie pas, me semble-t-il, que nous allons revenir à plus de raison dans nos échanges. Je dirais même que nous entrons dans la version 3.0 du phénomène, celle qui va nous happer à l'intérieur des territoires illimités du Virtuel. Jamais on n'a été autant vissé devant les écrans, que cela soit pour tweeter, télétravailler, subir un enseignement à distance, etc. Et n'en déplaise à ceux qui voudraient voir, dans ce temps retrouvé, une occasion de rouvrir les grandes œuvres littéraires, à l'heure du confinement, ni la lecture ni les longues plages méditatives n'empêcheront la mainmise de la cybernétique sur les cœurs et les têtes.

Dans un monde désormais sans dieu, vouloir lire des signes à travers les incidents de la vie peut sembler suspect, si ce n'est superstitieux. Vous le faites tout de même, pourquoi ?

Suspect ? Je le prends comme un compliment. D'aucuns diront sans doute que je me paie de mots, qu'il faut être concret : gérer, produire, calculer, mettre en œuvre. Autrement dit, que mes éclaircissements sont des chimères, des jeux de lettres sans lendemain. À ceux-là, il faut répondre en cadet de Gascogne et, avec Cyrano, déplorer aujourd'hui qu'on ait si peu de lettres et d'esprit.

Si nous écoutions la Parole plutôt que de remettre notre avenir entre les mains des statistiques et des bilans comptables, si nous prêtions l'oreille à ce que les temps hurlent et réclament, peut-être

qu'experts et conseillers seraient en mesure de concevoir des réponses qui ne soient pas les redites des errements que le virus met en lumière. Mais sommes-nous encore capables de voir le monde comme autre chose qu'une réserve de matière et d'énergie, un stock dont on s'empare et qu'on fait rendre ? Percevons-nous encore la grâce d'être né, la vie, la merveille, la gratuité, la poésie ?

Dans un livre que vous avez coécrit avec Yannick Haenel et François Meyronnis, Tout est accompli, vous affirmez l'impossibilité du salut dans une époque nihiliste comme la nôtre. Tous pourtant, guettant à la fenêtre le soleil qui nous nargue et que nous brûlons de revoir, n'attendons-nous pas comme une forme de rédemption après l'épreuve du confinement ?

Le coronavirus, dont le nom articule deux mots latins qui signifient respectivement : « couronne » et « poison », a été nommé ainsi en raison de sa ressemblance avec le soleil, que voilerait une lune noire. En effet, à la lumière du microscope, son enveloppe évoque clairement une couronne de flammèches. Or, dans la Bible, il existe une prophétie selon laquelle, quand « le Soleil de justice se lèvera, il apportera la guérison dans ses rayons ». Encore faut-il, comme l'explique le Talmud, « extraire le Soleil de sa couronne », c'est-à-dire se compter pour néant, afin d'inviter le Soleil, qu'est le Messie, à se lever dans les ténèbres de notre existence.

Le vieux substrat biblique, dans lequel s'enracine un pays comme la France, ne cesse de faire retour sur le devant de la scène.

Il y a de l'exotisme, je l'avoue, à voir les choses de cette façon. De fait, on n'a plus l'habitude de lire une crise avec des lunettes spirituelles. Pourtant, depuis un an, le vieux substrat biblique, dans lequel s'enracine un pays comme la France, ne cesse de faire retour sur le devant de la scène. Qu'on pense à l'émotion suscitée par l'incendie de Notre-Dame. Sur ce chapitre, il y avait d'ailleurs récemment une cérémonie intéressante. Puisqu'au milieu des ruines de sa cathédrale, alors que les chrétiens entraient dans le Vendredi Saint, l'archevêque de Paris proposait à la vénération l'un des instruments de torture avec lequel on a raillé le Christ, à savoir la Sainte Couronne d'épines.

Remarquable jeu d'ombres, c'est le moins qu'on puisse dire. Comme si, du virus à la couronne, c'était toujours le même obstacle. Comme s'il fallait, à chaque génération, extraire le Soleil de sa couronne pour être en mesure de traverser notre néant et, par là, d'édifier une civilisation fondée sur la justice, et non sur la domination, qui n'est, dans le fond, qu'un nihilisme.

FIGAROVOX

Extraire le soleil de sa couronne, à propos d'une pandémie, par Valentin Retz, écrivain, Albert Gauvin | 23 avril 2020 - 18:13 6

Extraire le soleil de sa couronne, à propos d'une pandémie, par Valentin Retz, écrivain

Par chance, l'immeuble parisien où je suis confiné depuis un mois comporte une petite cour. Certes, elle est bien sombre, et la plupart du temps froide et humide. Mais, environ une heure par jour, le soleil s'y invite et la réchauffe. De temps à autre, j'y descends donc boire un café ; et c'est toujours un moment suspendu, loin de tout fil d'actualité. Les applaudissements du soir n'y retentissent plus du tout ou alors pas encore, et l'on n'entend aucune des formules qui se sont répandues récemment, telles qu' « impacter », « geste barrière » ou « distanciation sociale ». Soit dit en passant, lorsque j'ai

entendu la première fois l'expression : « geste barrière », j'ai pensé découvrir un nouveau mot composé. Mais, non, personne n'a pris la peine d'y adjoindre un tiret : on y appose simplement le nom « barrière », comme s'il s'agissait là d'un adjectif. Faut-il penser qu'avec le tiret nous n'aurions pas gardé de distance suffisante les uns avec les autres ?

Dans le même ordre d'idées férocement inutiles, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que la crise qui nous emporte intervient après la généralisation du paiement sans contact. Depuis deux ans, en France, mais aussi dans le monde, telle une supplique au dieu argent, j'entends partout dans les commerces ce même balai morne et figé : « Sans contact ? — Sans contact. » Et sans doute le réel nous a-t-il exaucés ; nous, qui lui demandons sans relâche, à travers le wifi, la 4G, internet, les appareils connectés, les réseaux numériques, de pouvoir nous atteindre sans devoir nous toucher.

Cela doit d'ailleurs nous renseigner sur notre réaction collective à la pandémie, ou plutôt sur l'orientation que celle-ci nous fait prendre. Puisque, si nous sommes les témoins d'un véritable infléchissement de l'idéologie néolibérale et de la globalisation, si le principe d' « illimitation » qui en est le fondement ne semble plus être en mesure d'imposer son dictat, cela ne signifie pas, me semble-t-il, que nous allons revenir à plus de raison dans nos échanges. Certes, les partisans du souverainisme et du rapatriement des productions stratégiques pourront toujours se référer au moment que nous vivons pour asseoir leur discours ; et les détracteurs de l'émancipation illimitée des mœurs, du genre, du corps, etc., pourront même avancer que l'évidence qui s'impose aux sociétés doit forcément valoir pour les personnes. L'illimité semblant enfin devoir buter contre sa propre limite — le maximum de puissance rejoignant logiquement le maximum de faiblesse.

LIRE SUR LE BLOG DE FABIEN RIBERY: https://lintervalle.blog/2020/04/18/extraire-le-soleil-de-sa-couronne-a-propos-dune-pandemie-par-valentin-retz-ecrivain-9/

L'innommable actuel : gouverner par la peur, luc nemeth | 14 mars 2020 - 13:30 7

tout à la joie de faire à son tour le mariole et d'y aller de son tweet le ministre LREM de la Santé a fait une annonce étrange à propos du Covid-19 : il a déclaré que "la prise d'anticoagulants pourrait aggraver l'infection", sic. On s'étonne d'avoir à rappeler que la prise d'anticoagulants, à laquelle des millions de bipèdes (par ailleurs bien portants) sont astreints n'a rien d'une décision facultative ! Pour le reste ce à quoi il fait allusion est au plus un éventuel risque accru -mais seulement, en cas d'atteinte- pour les personnes qui prennent des anticoagulants. C'est là, le genre de chose dont on informe discrètement les praticiens que les personnes contaminées iront... de toute façon consulter. Mais de là, à mettre en circulation ce genre d'information publiquement : on voudrait, créer de l'anxiété, que l'on ne s'y prendrait pas autrement

Le délire du virus, par Yannick Haenel, Albert Gauvin | 14 mars 2020 - 00:17 8

Et si, avec et derrière la psychose entretenue médiatiquement, numériquement, jour après jour, heure après heure, minute après minute, par le mystérieux covid-19, se cachait un nouveau Vidocq, prêt à tous les coup pour assurer notre "sûreté", me souffle Etienne Klein, l'auteur des Anagrammes renversantes, ou le sens caché du monde ? Ce serait encore trop simple, car, en fait, à travers l'appel à "la guerre", à "l'unité du peuple", à "la mobilisation générale" ou à "l'Union sacrée" (les mots d'ordre varient selon les pays et les régimes), nulle identité cernable : ce qui se met en place de manière impersonnelle et spectaculaire, c'est une nouvelle phase du contrôle des consciences et des

corps à l’âge de la cybernétique. Voilà la dernière illustration de la puissance du Dispositif analysée par Yannick Haenel, l’un des trois auteurs de Tout est accompli.

Qu'avez-vous vu, monsieur Haenel ?

LE DÉLIRE DU VIRUS

YANNICK HAENEL

Avez-vous vu ces images de drones équipés d'un haut-parleur, qui interpellent des gens dans les rues en Chine ? On est en Mongolie-Intérieure, dans le centre-est de la Chine, il neige, et ces terrifiantes Érinyes aux ailes métalliques poursuivent les habitants ahuris en les pressant de rentrer chez eux parce qu'ils ne portent pas de masque.

Je précise que ces images qui tournent en boucle sur les chaînes d'information seraient en fait une mise en scène émanant d'un influenceur, images qui auraient été reprises par les autorités chinoises, devenant du coup *policièrement vraies*.

Bref, en regardant ces images venues de Chine, celles des drones qui vous fliquent, mais aussi celles qui montrent des bracelets électroniques qu'on fait porter en quarantaine, ou celles de ces QR Codes scannés sur des téléphones, indiquant si l'on est sain ou pas, et qu'on brandit désormais à tout bout de champ dans les endroits publics pour prouver sa bonne santé, j'ai pensé qu'on avait franchi encore un stade dans le délire planétaire.

Franchement, j'ai moins peur de la maladie que de ses gardiens. Il est évident que l'épidémie ne concerne pas seulement le coronavirus, mais aussi *le discours sur le coronavirus* : on ne parle tellement que de ça que le mot « coronavirus » lui-même est devenu un virus.

J'ai moins peur de la maladie que de ses gardiens

On sait tous que le mot « chien » ne mord pas ; mais le mot « coronavirus » est contagieux : médiatiquement, il a infecté la planète. Qui, lisant ces lignes, ne l'a pas prononcé déjà au moins dix fois, vingt fois ?

Cette saturation est bien sûr symptomatique d'un monde où tout est devenu viral (au point qu'une maladie a désormais le même destin qu'une information) ; mais elle nous dit surtout que la notion de sécurité a pris la forme de la contagion. Le fameux « principe de précaution » atteint des extrémités tautologiques : on pousse la précaution jusqu'à l'absurdité… par précaution.

Le « dispositif sanitaire » dont on nous rebat les oreilles n'est jamais à la fin qu'un moyen dont disposent les États pour étendre leur contrôle. Les virus, comme la menace terroriste, sont toujours de bons prétextes pour réduire nos libertés.

Je reviens à ces bracelets électroniques que sont obligées de porter, en quarantaine, les personnes soupçonnées de contamination. Figurez-vous, c'est incroyable, qu'ils ne sont pas équipés d'une balise GPS. Mais que fait la police ? Victor Lam Wai-kiu, un représentant du gouvernement de Hongkong, s'est cru obligé de se justifier. J'adore sa phrase : *« Ce ne sont pas des prisonniers, il faut respecter leur intimité. »*

L'impayable perversion de notre monde devenu intégralement

Charlie Hebdo, 11 mars 2020.

Et maintenant profitez du confinement auquel on prétend vous contraindre pour regarder, calmement, les vidéos proposées dans le commentaire ci-dessous.

Tout est accompli - Le film de Johanna Pauline Maier (2019), Ligne de risque | 13 mars 2020 - 08:23 9

Les trois auteurs de "Tout est accompli" expliquent leur livre devant la caméra de Johanna Pauline Mayer. Ce très beau film est disponible sur la chaîne Youtube de la revue Ligne de risque :

https://www.youtube.com/channel/UCYrR-kS3RwJt6j9GmtRMYLQ

Yannick Haenel : Empirer dans la caverne, Albert Gauvin | 21 novembre 2019 - 17:26 10

Empirer dans la caverne. Illustration d'une des thèses fondamentales de Tout est accompli à l'âge de la cybernétique. Vous qui êtes accrocs de cet écran qui vous permet de suivre votre site préféré, Pileface, lisez quand même (et zappez le reste).

Qu'avez-vous vu, monsieur Haenel ?

EMPIRER DANS LA CAVERNE

YANNICK HAENEL

Vous vous souvenez du mythe de la caverne ? Platon y décrit l'humanité comme étant soumise à des ombres projetées sur une paroi que chacun prend pour la réalité. Plus important encore, il caractérise les humains de la caverne comme des esclaves, enchaînés aux cuisses et au cou depuis l'enfance. Le récit de Platon met ainsi philosophiquement en rapport la servitude humaine avec la soumission aux images.

L'époque a changé, bien sûr, et nous avons beau évoluer désormais au cœur de l'âge cybernétique, nous en sommes toujours là : enchaînés dans la caverne, éberlués par des ombres. Notre esclavage s'est même aggravé, car les humains naissent désormais à l'intérieur de cette vieille prison d'ombres, et les enfants ne connaissent donc rien d'autre que les écrans.

C'est la raison pour laquelle ils y tiennent tant : dressés à envisager des simulacres depuis leur naissance, ils seraient éblouis s'ils s'en libéraient – ils ne verraient rien, peut-être même en mourraient-ils.

Ainsi, l'addiction contemporaine aux écrans est-elle originelle : les humains sont éberlués par ce qu'on leur montre. Quand bien même on leur prouverait que ce qu'ils regardent est une illusion, ils continueraient à s'y tenir, plutôt qu'à une vérité qui exigerait qu'on endure ce qui est difficile.

Obéir à la sollicitation incessante des flux d'information

Les écrans détruisent nos capacités de concentration, se substituent à notre mémoire, menacent le sommeil de nos enfants – tout cela est désormais prouvé ; et pourtant, nous les avons laissés entrer chez nous : nous leur avons donné notre temps, nous leur avons confié les clefs de nos vies. Ils se sont infiltrés partout, au point d'intoxiquer le moindre de nos désirs, et de consumer l'usage de nos journées.

Mais notre dépendance aux écrans n'est jamais que le symptôme d'une séquestration plus perverse : nous ne sommes pas seulement des consommateurs qui s'abrutissent en offrant leur temps de cerveau disponible à l'inessentiel, mais des sujets réquisitionnés par un dispositif planétaire qui, en organisant l'appauvrissement du langage, ne cesse d'étendre son contrôle sur nous.

Je crois qu'il faut penser ensemble le saccage écologique de la planète, la disparition des espèces animales et l'engloutissement des libertés humaines dans le réseau cybernétique. Notre réquisition par les écrans est exactement contemporaine de la dévastation organisée du monde. Nos têtes connectées sont tendues en permanence vers un affairement vide qui les amoindrit. Les « fournisseurs d'accès » nous dressent à obéir à la sollicitation incessante des flux d'information. Nous nous laissons commander nos désirs. Nous ne faisons plus d'expériences et préférons le tramage virtuel des échanges. Nous sommes devenus des « crétins digitaux », adeptes du faux, privés de sensibilité. Nous empirons dans la caverne. ●

Charlie hebdo du 20-11-19.

Internet et libertés publiques : qu'est ce qui a changé depuis Snowden ?, Albert Gauvin | 20 septembre 2019 - 14:21 11

Avec Félix Tréguer, co-fondateur de la Quadrature du net, chercheur associé au CNRS, pour "L'utopie déchue. Une contre histoire d'internet XVe-XXIe siècle" (Fayard, 2019).

Alors qu'internet devait permettre l'émergence d'une société plus libre et plus démocratique, c'est, dit-il, tout l'inverse qui s'est produit. Chercheur associé au Centre Internet et Société du CNRS, membre fondateur de l'association La Quadrature du Net, qui défend les libertés numériques en France, Félix Tréguer déplore la chute de l'utopie émancipatrice et révolutionnaire que représentait l'Internet des origines.

Il nous en parle dans L'utopie déchue (Fayard, 2019), une contre-histoire qui, dans la lignée de Michel Foucault, revient sur la question des libertés et montre que celle-ci dépasse le cadre de l'informatique et du web. Il montre ainsi que, de l'invention de l'imprimerie au XVème siècle aux usages actuels de la technologie, les gouvernements ont toujours su s'approprier les communications pour contrôler les individus.

ECOUTER ICI: https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-grande-table-idees/internet-et-libertes-publiques-qu-est-ce-qui-a-change-depuis-snowden-8425061

Le ravage, le Royaume, par Yannick Haenel, François Meyronnis et Valentin Retz (2). Suite de l'entretien., Albert Gauvin | 14 juillet 2019 - 23:44

Le ravage, le Royaume

Quelles différences faites-vous entre le reste et le résidu ?

L'une des choses qui caractérisent les Temps modernes, c'est le refus de l'idée de sacrifice. Dans cette perspective, le sacrifice est tout juste bon à remiser dans une pièce du musée de l'Homme. Le problème, c'est que si l'on postule que tout est profane, la réciproque s'applique aussitôt : tout est sacré. Ce qui signifie que tout est en proie — tout doit être détruit. Nous sommes là au cœur de la courbure des Temps moderne. La civilisation occidentale prétendait en finir avec le sacrifice, et celui-ci a fait retour sur nous avec une violence inimaginable.

Cette violence aujourd'hui prend trois formes. L'emprise de la cybernétique, la mise en joue atomique et la destruction environnementale, indissociable du Marché global.

Dans notre livre, nous proposons une nouvelle doctrine du sacrifice. Celle de René Girard nous semble non seulement réductrice, mais fausse dans son principe. Pour lui, le sacrifice relève exclusivement de l'anthropologie. Il le pense en rapport avec ce qu'il appelle la violence mimétique. Le sacrifice permettant simplement de passer de la violence de chacun contre chacun à celle de tous contre un seul.

Pour nous, la messe catholique — donc aussi la Passion et la Résurrection du Christ — n'est pas du tout une sortie du sacrifice comme le croit abusivement Girard, mais son accomplissement.

Un sacrifice opère le partage entre « reste » et « résidu ». Il s'agit à chaque fois de rapprocher ce qui est à disposition, le monde qui nous entoure, de ce qui est indisponible. Dès lors, le « reste » correspond à ce qui est rapproché, et rendu vivant par ce rapprochement ; et le « résidu », à la part qui demeure éloignée de ce qui rend vivant. Celui qui accomplit entièrement le sacrifice, et qui rassemble en lui tous ses moments — il est à la fois sacrificateur, sacrifiant, destinataire et offrande —, c'est le Messie d'Israël, en tant qu'il est la parole incarnée. À travers lui, la parole se fait sacrifice ; et le sacrifice, parole. Voilà le sens de la formule de Paul dans l'Épître aux Hébreux : « Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande, mais tu m'as façonné un corps. » Bref, la parole s'est incarnée pour qu'il y ait accomplissement du sacrifice, et que celui-ci soit le salut du monde. En somme, le reste qu'il s'agit toujours d'extraire du monde n'est rien d'autre que la part qui a été mise en réserve dans la victoire du Messie d'Israël. Et cette part, c'est l'amour.

Quand il est accepté par les hommes, le sacrifice retire au monde ce qui l'enfermerait en lui-même.

L'intégralité de l'entretien: https://lintervalle.blog/2019/07/09/le-ravage-le-royaume-par-yannick-haenel-francois-meyronnis-et-valentin-retz-2/

Le ravage, le Royaume, par Yannick Haenel, François Meyronnis et Valentin Retz (1). Entretien., Albert Gauvin | 14 juillet 2019 - 16:48 14

Tout est accompli, du trio Yannick Haenel, François Meyronnis et Valentin Retz, est un livre qu'il faut prendre le temps de lire très attentivement.

Parce que la réflexion y est de grande ampleur – le diagnostic du ravage de la planète Terre et de ses habitants par la fureur de la volonté de puissance aboutissant à la prison algorithmique -, inactuelle – une analyse sans concession de la Révolution française dans son délire criminel (assassiner le Dieu chrétien) -, scandaleuse pour beaucoup (le salut par le Christ).

Pensant la littérature comme voie de délivrance et éveil, les fondateurs de la revue Ligne de risque vont aujourd'hui plus loin, proposant la traversée du désert social par le feu de la parole chrétienne.

Tout est accompli est donc un livre messianique.

LIRE SUR LE BLOG DE FABIEN RIBERY: https://lintervalle.blog/2019/07/08/le-ravage-le-royaume-par-yannick-haenel-francois-meyronnis-et-valentin-retz-1/

Y. Haenel, F. Meyronnis et V. Retz, Tout est accompli, Albert Gauvin | 3 juillet 2019 - 14:11 15

La recension de Charles Jaigu : « Trois chevaliers de l'Apocalypse »: http://www.pileface.com/sollers/pdf/Charles%20Jaigu.pdf

Qu'avez-vous vu monsieur Haenel ? L'avenir selon Harari, Albert Gauvin | 19 juin 2019 - 16:20 17

L'une des cibles contemporaines des auteurs de Tout est accompli — essai de Haenel, Meyronnis et Retz dont on attend en vain qu'il soit philosophiquement discuté (ou simplement rendu compte) dans la presse informée — est Yuval Noah Harari, l'auteur de Home deus. François Busnel avait invité Harari dans sa petite librairie en septembre 2017 (voir ici). Yannick Haenel revient sur son dernier best seller dans sa dernière chronique de Charlie Hebdo.

Qu'avez-vous vu, monsieur Haenel ?

L'AVENIR SELON HARARI

YANNICK HAENEL

Depuis deux ans, pas une discussion sans qu'on ne me parle de Yuval Noah Harari. Pas un déplacement en métro sans que je ne voie quelqu'un lire *Sapiens*, ou qu'une affiche publicitaire ne vante les millions de lecteurs d'*Homo Deus*.

Au début, je haussais les épaules : encore un vulgarisateur, un Umberto Eco de l'ère biotechnologique. Je souriais en apprenant que Bill Gates et Mark Zuckerberg le voyaient comme le penseur le plus important de la planète. Je ricanais en voyant les médias l'accueillir avec des louanges.

Et puis j'ai lu. Ce qu'on découvre en étudiant *Homo Deus* relève d'un cauchemar : celui du capitalisme cybernétique arrivé à son stade ultime, qui est l'évacuation de l'espèce humaine. On nous prévient gentiment que l'histoire humaine touche à sa fin, et que, lorsque les filets numériques de l'intelligence artificielle auront circonscrit entièrement de leurs algorithmes le domaine du vivant, une caste posthumaine nous remplacera.

Harari est clair : l'humain, comme n'importe quel orang-outan, se résume à des *« algorithmes de traitement biochimique de données »* ; ainsi leur remplacement par des algorithmes électroniques est-il inéluctable. Le destin de la biologie, c'est la cybernétique ; et avec elle, le bouclage intégral des données.

Le cauchemar du capitalisme cybernétique arrivé à son stade ultime

Les industriels de la Silicon Valley, autrement dit les transhumanistes, ambitionnent, par une modification de notre ADN, de produire des corps dotés de capacités neurologiques augmentées – de réécrire le code génétique. Ce que l'industrie agroalimentaire fait subir aux cochons, aux vaches, aux poulets – ces *« formes de vie inférieures »*, note Harari – préfigure ce qui arrivera aux êtres parlants, *« produits manufacturés comme les autres »*.

Le darwinisme technoïde d'Harari côtoie parfois de sombres précurseurs : ainsi, parlant des nazis, évoque-t-il un *« humanisme évolutionniste »* (il concède néanmoins qu'Hitler était *« extrême »*).

En effet, le réductionnisme hababriste donne sur une sélection : lorsque le dispositif – ce qu'il appelle l'*« Internet-de-tous-les-objets »* – aura supplanté l'ensemble des rapports humains, et que la connexion intégrale profitera aux plus riches qui s'offriront une vie augmentée, il y aura une *« classe inutile »* (ce qu'on appelait jadis des pauvres), et des *« castes biologiques »*. Le *« péché le plus grave*, écrit Harari sans rire, *serait de bloquer le flux de données »*. Il précise : *« La déconnexion signifiera la mort. »*

Il paraît que ce futur, que Harari nomme le *« dataïsme »*, améliorera la santé des gens. Je préfère continuer à citer : *« Les hommes seront réduits du rôle d'ingénieurs à celui de simples puces, puis de data, pour finalement se dissoudre dans le torrent des données, comme une motte de terre dans une rivière. »*

Voilà ce qui s'appelle une lecture instructive. ●

Charlie Hebdo, 19 juin 2019.

R. Calasso, L'innommable actuel , Albert Gauvin | 17 juin 2019 - 17:35 18

La recension de Stéphane Guégan.

Dans le monde d'aujourd'hui, « où les lignes se dédoublent, les tissus s'effilochent, les perspectives vacillent », écrit Roberto Calasso, il n'est plus d'arrière et de front, l'ultra-violence sectaire, comme les réseaux complices de l'internet, frappe partout et à tout moment, qu'il s'agisse de cibles explicables ou de victimes dont l'anonymat et la mort aléatoire donnent sens à l'acte qui les désigne soudain à l'attention publique. Dans un monde où tout devient instantané et simultané, précise Calasso, le terrorisme islamique partage donc plus d'un trait avec « la société séculière » dont il veut précipiter la fin. On le vérifie à chacun de ses livres, au pessimisme croissant, les raisonnements binaires, banalement progressistes, ne sauraient apaiser l'inquiétude que lui inspire notre époque de déliaison. La sur-connexion en est à la fois la fable et le levier : « On peut se demander si la société séculière est une société qui croit en quelque chose qui ne soit pas elle-même. » Dieu n'est pas mort, il a changé d'apparence : « Les conflits de la société n'ont plus pour objet quelque chose qui serait en dehors et au-delà, mais la société elle-même. Or, celle-ci est tout d'abord une vaste surface expérimentale, un laboratoire où des forces opposées tentent de s'arracher réciproquement la direction des expériences. » Ce grand baudelairien de Calasso n'a pas de mal à crucifier le « sécularisme », aussi sectaire que ceux qui le combattent, le tourisme, cette religion de l'insignifiant propre à l'âge du zapping, et l'obscénité d'un multiculturalisme destructeur des différences qu'il est supposé transmettre : « La convergence des cultures vers l'unité se vérifie dans le tourisme et dans la pornographie. Ce sont des mondes parallèles régis par des règles similaires. » L'Innommable actuel demande à Baudelaire le dernier mot. Il est emprunté aux brouillons du poète. L'une de ces notes se présente comme la transcription d'un cauchemar piranésien. Baudelaire se dit avoir été assailli par la vision étouffante d'une sorte de gratte-ciel qui s'effondre sur ses occupants. Or, conclut Calasso, le rêve de Baudelaire s'est réalisé au-delà de lui-même, car les tours étaient deux – et jumelles.

Stéphane Guégan, Moderne

La « folie Calasso » : de Dada à Big Data, Albert Gauvin | 22 mai 2019 - 11:24 19

Voilà une sorte de version érudite d'un Sérotonine macabre. Le dernier livre de Roberto Calasso se présente comme un essai sur les rapports de l'homme à la terreur, vus à travers le prisme des années 1933-1945. Il aborde, tour à tour, les thèmes du Big Data, du terrorisme, du tourisme de masse ou de la pornographie, en vue de mieux cerner ce « monde fuyant » et instable qui semble vouloir ignorer son passé. Le style de ce grand éditeur toscan, fondateur des éditions Adelphi, peut paraître abscons. Il se situe entre la poésie et l'essai philosophique. Comme dans La Folie Baudelaire, son magnifique ouvrage sur l'impact du poète sur l'art et la littérature, l'auteur s'appuie sur un enchevêtrement de citations et de rapprochements pour déchiffrer ces périodes de profonde instabilité où le monde semble basculer vers une tentative d'auto-anéantissement comme celle, « en partie réussie », des années 1933-1945, où « les perspectives vacillent ».

Pierre de Gasquet, Les échos.

Y. Haenel, F. Meyronnis et V. Retz, Tout est accompli, Albert Gauvin | 22 mai 2019 - 10:50 20

Yannick Haenel, François Meyronnis & Valentin Retz :

« Comme Nietzsche, nous pesons nos mots, du premier au dernier, sur les balances les plus fines »

Yannick Haenel, François Meyronnis et Valentin Retz

La sortie de ce fabuleux livre à trois mains et trois têtes intervient dans un moment précis de ce que l'on nomme actualité. Le toit de Notre Dame de Paris est parti en flammes. Un rapport mondial annonce tout de go que la vie d'un million d'espèces animales et végétales tient à un micro fil temporel. L'extrême droite va selon toute vraisemblance imposer sa sale patte sur les urnes dans les prochains jours. La question est sur toutes les lèvres : sommes-nous les contemporains de la fin du monde ?

Un samedi, je suis devant la télévision et une caméra filme la devanture du restaurant la Coupole sur le boulevard du Montparnasse. Deux-cent CRS forment un barrage devant ce qui avait été la cantine du président actuel juste après son sacre. Une sorte de cordon bleu finalement. De l'autre côté du boulevard, des chaises fusent devant Le Select, quartier général de Meyronnis, un des auteurs de Tout est accompli. Avec ses complices Haenel et Retz, il anime la revue Ligne de risque. Toutes les chaînes d'information diffusent cette unique image si nette d'un capitalisme ouvertement armé et qui s'arc-boute devant un restaurant symbole. Pour le pouvoir, il ne doit absolument pas avoir le même destin que le Fouquet's. Je sens que quelque chose me fait signe dans ce face à face entre les deux établissements et en éteignant l'écran en un sursaut je suis déjà en train de faire l'expérience du texte que je vais lire.

Quelques jours plus tard, il impose sa forme énigmatique. On reconnaît le style des auteurs et on devine leurs passages personnels. Leur si fertile champ de pensée avait déjà donné il y a dix ans Prélude à la délivrance écrit par Haenel et Meyronnis et Poker avec Philippe Sollers en 2005. Deux livres de très haute volée, se tenant au cœur de grandes œuvres romanesques respectives. Dans Tout est accompli les trois noms se cachent judicieusement derrière leur propos. Mais la couleur est annoncée : « Nous sommes comme Nietzsche : nous pesons nos mots, du premier au dernier, sur les balances les plus fines. » Dès les premières pages, la pertinence et l'acuité de cette triple pensée agissent en un éclat et il est vite bien clair qu'il ne sera pas question de la crise du premier quart de siècle et qu'on ne lira pas un énième essai-choc sur la déchéance de la civilisation. Parce que la fin de

ce que nous connaissons et de ce que nous sommes a déjà eu lieu. « Il n'y a plus de monde. Ce qu'on appelle couramment « mondialisation » est en réalité une « immondialisation ».

Nous avons échoué dans nos descriptions des situations et nos traités n'ont plus pouvoir de loi. Les discours comme les cris sur les réseaux sociaux sont vidés de leur substance. Tout tombe sous la simplicité du diagnostic qui frappe l'esprit comme une cymbale : « En vérité, notre temps n'a plus la capacité de traverser les phénomènes, et de se hausser à la hauteur d'une pensée métaphysique. Son eschatologie est devenue entièrement profane : à la mesure de la mesquinerie de ses calculs. Si l'on anticipe à ce point la catastrophe, c'est au fond parce qu'elle a déjà eu lieu. On redoute la « Grande chose » qui s'avancerait vers nous depuis le futur, alors qu'en réalité celle-ci nous précède, étant plus proche de nous-mêmes que notre veine jugulaire. Au vrai, sans le savoir, nous sommes déjà de l'autre côté du seuil. »

C'est exactement cela, nous avons sauté à pieds joints dans la boue du rien et nous pataugeons juste après la fin de tout. Oui, mais alors tous les étages de la pensée contemporaine s'en trouvent secoués. Il n'y aurait plus rien à attendre de la politique ? À apprendre des nouveautés du calendrier culturel ou social ? À espérer du discours des grands hommes sur leurs places ? Walou. Seul subsiste le dernier homme nietzschéen, ce rebut multiplié : « A part quelques vedettes (qui elles-mêmes de sont rien), quelques patrons (qui eux-mêmes ne sont rien), quelques présidents de quelques pays (qui eux-mêmes ne sont rien) – à part ces faux premiers interchangeables -, il n'existe que des derniers. »

Comme tout livre important, il trouve des illustrations implacables dans l'actualité. Voilà que la sénatrice américaine Kamala Harris, qui lorgne vers une candidature en 2020 ose se prononcer pour la fin de Facebook dans la foulée des critiques de Chris Hughes, le cofondateur du site qui expliquait ses craintes dans le New York Times il y a peu. Pour lui, cette entreprise est devenue trop grande et elle a trop de pouvoirs. Pour elle : « Nous devrions sérieusement réfléchir à faire appliquer la loi antitrusts. » Résultat ? Des articles prenant la défense de Facebook en feu d'artifice stratosphérique, un journaliste économique de CNN, Richard Quest, invoquant même directement le 1er amendement depuis le panier originel de Wall Street : oui il y a peut-être un souci mais beaucoup d'argent est en jeu et après tout « We have the right to be wrong ! (Nous avons le droit d'avoir tord !) » . Exactement dans le même temps Mark Zuckerberg est reçu par le président de la République comme un chef d'état. Il ne se passe décidément plus rien au niveau des mots et des figures.

Yannick Haenel

Nos Temps Modernes présentent pour les auteurs une certaine courbure et il posent sur la table un nouveau concept : le Dispositif. Une présentification, une évolution du Spectacle de Guy Debord qui se trouve à la fois ainsi justifié et précisé, planétaire et moderne, tout à fait dans la lumière du jour. Le Dispositif se tient fièrement dans « le règne de la cybernétique. » Il siège dans ce moment de la réticulation reine et du réseau : « il est la capacité, à tout moment, d'agencer êtres et choses. Mais sous réserve de se fixer à lui-même des fins par sa propre puissance de calcul. » Une entité autonome délirante, un « point d'interférence de tous les programmes » qui réalise « l'absolu de la servitude » et qui a pour projet le transhumanisme. Surtout, surtout, il est inattaquable. « Quand prévaut le Dispositif, l'agencement des réseaux produit à la fois la réalité et celui qui la vit. Or il s'agit toujours d'une existence enchaînée ; et qui ressemble à l'étiolement du zombi, quand bien même on l'énergiserait à l'aide de substances. Dans le réglage des agencements, toutes les négativités sont absorbées. Vanité de déclarer la guerre au Dispositif, de prendre les armes contre lui, de le défier frontalement. Car il ne se réduit à aucune position : il efface toutes les frontières, empruntant à loisir les masques de l'ennemi. »

Il s'avèrerait bien peu malin de penser pouvoir régler son compte au Dispositif en frontal ou même de tenter de l'encercler. « L'émeute organisée de l'anarchiste, tout comme la terreur de l'islamiste, fait partie de la gestion courante du système. Aucun cocktail Molotov ne causera le moindre tort à la prééminence du Dispositif. Si l'on brûle une agence bancaire, cela ne change rien à la tutelle du Marché global ; à la rigueur, ce peut être l'occasion de donner un tour de vis. » Ce tour de vis a lieu maintenant, il vibre et vous rive au concret du béton de la société. Les CRS devant la Coupole ? Un peu d'huile politique dans l'immense rouage du géant financier qu'est le monde. Les rets de son ordre seront toujours plus grands, plus renforcés par la contestation. Avez-vous vu la proéminence délirante à la fois matérielle et symbolique de la casquette du nouveau préfet de Paris ?

François Meyronnis

Quelles alliances nouer dans le chaos ? François Meyronnis documentait dans le livre autobiographique Tout autre (Gallimard – L'Infini 2012) un rendez-vous manqué entre les têtes du Comité Invisible et certaines figures de l'avant-garde littéraire. Il y était question d'un ratage sur les lignes de front. Celles d'un Coupat et de ses invisibles se nourrissant du souffre de la violence quand celle formée par l'axe Haenel-Meyronnis brulait du feu de la littérature. La parole, les mots, le sens, le style sont au cœur de la vraie guerre face au gros capitalisme intégré qui mange tout et recrache ses sentences acides comme celle du milliardaire Warren Buffet, cité dans le livre : « La lutte des classes existe, nous l'avons gagnée. »

Dès lors, où situer le trou dans le monde aplati du Dispositif ? Il vient d'en haut, peut-être. Surgissant d'une verticalité transcendantale inattendue, occultée depuis la Révolution, cette « messe noire » meurtrière. « Tout est accompli » est la dernière parole du Christ et l'ouvrage, surtout dans sa dernière partie, est bel et bien ouvert du côté de la Bible et des textes rabbiniques, comme un rayon de lumière ouvre l'espace d'une scène picturale. Les références et citations forment une exégèse joyeuse et pratique, écho fou d'un événement de parole qui a toujours lieu dans l'instant. Une vraie musique même, jouée en combinaison avec les saillies de Sade, Heidegger, Lautréamont, Walter Benjamin et qui dévoile l'étendue du fabuleux stock d'études et de vie des auteurs. Par petites touches, elle pique aussi salutairement les penseurs actuels. René Girard et sa visée basse toujours prête à en revenir au plombant « tout est social ». La star mondiale des ventes de livres Yuval Noah Harari, coupable lanceur d'alerte anesthésié dans une gangue qui n'entoure aucune véritable pensée et où s'absentent conscience et raison. Michel Houellebecq enfin, qui « amène ses lecteurs vers une immense déchetterie, afin qu'ils prennent dans la file la place qui leur est dévolue. Il le fait dans une prose mesquine et utilitaire, et cela parce que le ressentiment envers l'existence s'étend chez lui jusqu'au souci de gâter la forme. »

On laisse aussi au lecteur le plaisir de découvrir une interprétation brillamment improvisée d'un rêve que René Descartes a fait dans la nuit du 10 au 11 novembre 1619. On l'espère même sortir de la lecture de Tout est accompli avec la certitude qu'on vient de lui présenter des dieux.

Arnaud Jamin, Diacritik, 22 mai 2019.

Tout est accompli, Albert Gauvin | 21 mai 2019 - 21:55 21

Un retournement messianique

En 1997, Yannick Haenel, François Meyronnis et feu Frédéric Badré, écrivains trentenaires, créent la revue Ligne de risque. Valentin Retz les rejoint peu après. Le projet sonne comme un réveil : pour dépasser le nihilisme, il s'agit de penser le néant – « la part maudite », dirait Georges Bataille, l'un des inspirateurs de ce courant, et plus encore la figure incandescente du Maldoror de Lautréamont – pour de nouveaux commencements. L'entreprise est ouverte et libre. Elle est d'abord esthétique (la littérature, « la parole », a seule l'intuition du salut). Elle devient mystique, théorisant un « retournement messianique » puisé à la kabbale et à l'Évangile, à la Synagogue et à l'Église. C'est l'objet de ce livre en forme de conversion postapocalyptique.

Nous vivons « l'âge de la fin », avec l'extermination de l'espèce humaine comme unique projet d'avenir. Déjà, « le Dispositif » que crée la mise en réseau numérique du monde « contrôle à partir du virtuel tout ce qui existe ». Échec des Lumières, liquidation de l'histoire. Toute pensée de l'avenir ne peut s'imaginer qu'à partir du déjà fini : « tout est accompli » sont, selon l'Évangile de Jean, les dernières paroles du Christ avant sa mort sur la croix. Parcourant à grands pas (et avec de fortes analyses de détail) « la courbure des Temps modernes », de la Révolution française à la Silicon Valley, les trois auteurs prophétisent l'avènement du Royaume. Si « le désert croît », comme disait Nietzsche, il faut justement, tel le stylite du christianisme juif, « aller vers le désert », « faire le saut ardent vers l'intérieur » pour toucher en soi la présence divine. Une voie… étroite.

Philosophie magazine